

## NARCISSE EN HERITAGE

J'ai la bouche baignée de la saveur acidulée, sucrée et légèrement  
écœurante d'un petit suisse à la fraise quand je m'arrête net.  
A quand remonte la dernière fois où j'ai ri ? Rire à s'en décrocher la  
mâchoire ?  
Ai-je moi-même ne serait-ce qu'une fois, suscité l'éclat de rire autour de  
moi ?  
Et cette pensée m'occupe longuement.  
Rester seul dans le silence sans bouger, ça je sais faire. Me taire, pétrifié.  
« Oula, il y a un blocage ici. » Me dis-je, pétri d'empruntement.

*« Une histoire de l'idiotie en art devrait être autant l'histoire des propositions  
aux apparences burlesques que celles des formes dont on apprend, par  
convention à ne pas rire. »*

*L'idiotie, Jean-Yves Jouannais*

## CE QUI VOUS MET DEDANS

### MISE EN DEROUTE

Un sentiment de désœuvrement infini s'empare alors de moi. Je ne sais pas où le foutre. C'est comme si j'avais dormi longtemps, très, très longtemps. Comment ai-je pu passer à côté de ça et vivre innocemment comme si ça n'avait pas d'importance.

### JE NE SUIS PAS DROLE Blessure narcissique absolue

Je suis quelqu'un d'assez consciencieux, calme et mesuré alors je reprends mes esprits. Je vais m'armer de tout mon esprit de sérieux, de tout mon sang froid et je vais y aller. Je vais retracer le passé et tenter de trouver ce que je ne suis pas.

C'est l'histoire d'un gars qui s'est réveillé un jour et ne pouvait plus rire, ni de lui, ni du monde, il s'en rend compte à présent. Quand il cherche à faire marche arrière, il est trop tard, il ne sait plus comment faire. Il a ri un jour, il s'en souvient mais il ne sait plus vraiment quand c'était, il ne sait plus s'il a ri pleinement, généreusement, ou s'il l'a fait par mimétisme, pour se sortir d'une situation gênante ou bien pour tenter de trouver une place dans le monde.

Cette situation de désœuvrement est problématique. Tentons de rire un peu pour voir ? Il essaie, rien n'y fait.

Comment trouver ce qui me décroche la mâchoire, ce qui me fait exploser de rire, ce qui me fait taper le cul sur une poêle à frire ? Comment délaissier ce gentil rire de complaisance ?

J'ai ri une fois je m'en souviens. Au moins une fois j'ai bien ri, tellement que je ne pouvais plus respirer, tellement que j'en avais mal. J'ai ce souvenir.

Mais à présent qu'il m'est loin, inaccessible, un sentiment d'impuissance s'est emparé de moi. Comme si j'avais été coupé de mes origines. Comme l'Humanité perd de vue l'origine de ses mythes, de ses valeurs après la destruction des guerres, après les luttes, après les « il faut bien vivre », j'ai perdu de vue la source, l'essentiel.

**« Mais Barthelboom était un homme probe et juste, de ceux qui ont un certain style quand il s'agit d'avaler les couleuvres du destin.**

**Barthelboom, lui se mit à rire.**

**Mais un rire pour de bon, à s'en péter la panse, à s'en plier en quatre de rire, impossible de l'arrêter, avec les larmes et tout, un spectacle, un rire babélien, océanique, apocalyptique, un rire qui n'en finissait plus . »**

*Océan mer, Alessandro Baricco*

La tentative prit quelques temps et le tâtonnement se fit maladroitement dans l'obscurité de premiers pas.

- Le rire.
- C'est ce qui vous motive à mettre un pas devant l'autre le matin ?
- Le rire.
- Le rire ?
- Le rire.
- Mais... ?
- Le rire.

En tâtonnant, en trébuchant.

J'y mis de l'application. Rire mais rire à plusieurs. Alors dans les couloirs, dans les rues, lors des rencontres, je guettais le bon moment, je me préparais et je me suis lancé.

Bide. Aïe. Bien, c'est normal me dis-je me relevant. Il faut tout réapprendre.

Comment se fait-il que lui, qu'elle nous fasse rire ? Et recueille sans mal l'affection, l'amour, la confiance de chacun ? Constat prosaïque, mesquin sans doute mais fondé : on souffre de désertion sociale quand on a perdu la faculté du rire et alors plus rien n'a de sens.

Le besoin de rire et de faire rire est devenu le canal par lequel devait passer mon rapport aux autres.

**L'amour c'est offrir quelque chose qu'on n'a pas à quelqu'un  
qui n'en veut pas.**

## PERDRE LA PISTE

Puisqu'on ne me reconnaissait pas dans ma faculté à soulever l'émoi comique, je me suis demandé où et quand ai-je ri et vraiment fait rire pour la dernière fois ?  
Qu'est-ce qu'il s'est passé à ce moment de ma vie pour que je perde l'essentiel ?

J'ai la mémoire courte. J'ai des véritables problèmes de mémoire. Quand j'étais petit j'ai connu des épisodes psychotiques : j'ai connu la mort à 10 ans.

J'étais tellement hypocondriaque que je me levais tous les matin en disant à mes parents que j'avais telle ou telle maladie. J'en connaissais tous les symptômes, la méningite, l'appendicite, la coqueluche, la rubéole, le choléra, le cancer, la peste bubonique. Oui, je les connaissais toutes, je passais mon temps libre à les apprendre, et j'inspectais l'évolution de la maladie sur mon propre corps d'un regard fasciné autant qu'horrifié. Personne ne me croyait, j'étais un incompris et alors je poursuivais mes observations dans mon coin, plus tard, je me murai dans le silence. Je demandais sans arrêt à mes parents de m'emmener chez le médecin, ils me voyaient en pleine santé, plein d'imagination, un peu bizarre mais pas dangereux. Jusqu'au soir où j'appris l'existence du chloroforme. Ce soir-là, j'avais lu une vignette de Tintin sur laquelle on le voit s'endormir à cause d'une émanation de chloroforme. Je demande de quoi il s'agit à mon père, il me répond, et vers 21h00, extinction des feux, je fais ma prière et je m'endors.  
Le lendemain, je vais à mon cours de violon. Il est 14h00 et sur le chemin de la maison au conservatoire, je vois de loin un homme massif, drapé d'un grand manteau brun. Il est louche, je le vois venir, peut-être un regard s'est-il échangé, je ne me souviens plus, mais pour que je le vis si monstrueux, il devait y avoir quelque chose. Il avance dans ma direction et sans savoir

pourquoi mais le sachant, à cet instant je sais qu'il porte la mort en lui, ou avec lui, ou bien que la mort c'est lui-même, la mort c'est lui ! c'est sûr je n'en doute plus à présent que sa route va croiser la mienne, ses pas croisent les miens et une odeur, une odeur s'empare de mes narines et je le sais c'est l'odeur qui me mettra à mort. Je comprends qu'il portait du chloroforme avec lui et que le chloroforme, contrairement à ce qu'on m'a dit, on m'a menti, n'endort pas les gens, il les tue.

A cet endroit précis du croisement entre la rue des Franc-Bourgeois et de la rue des Archives, le bâtiment des Archives nationales laisse place à une entrée somptueuse où le regard, libre de s'échapper peut monter vers le ciel. Mon regard s'élève alors, et que vois-je dans le ciel nuageux d'automne ? Les nuages sur fond blanc dessinent la scène d'un enfant mort sur le lit d'hôpital que les parents en pleurs viennent saluer une fois dernière. Tout le monde est là, je les distingue correctement, il y a ma mère de dos les larmes enfouies dans les draps, mon père abattu la soutient par l'épaule et mes sœurs serrées l'une à l'autre qui ne comprennent pas. Personne ne comprend, pas même moi. Mais je suis mort je le sais, je viens de mourir.

Si, je comprends une chose. Une chose ne m'a pas échappée. J'ai bien de la chance parce que je suis malin. Si j'ai eu l'infortune de croiser la mort à 10 ans, j'ai compris ce que voulait la vie. Pour injuste qu'elle soit, elle ne laisse personne témoin de sa propre mort. Parce que si leur mort biologique a bien lieu, que le corps s'effondre, que les ambulances débarquent, que les pompes funèbres entèrent un corps, que les certificats de décès sont fournis et que le deuil mettra du temps à cicatriser, l'esprit du défunt, lui, perdure dans son existence. L'esprit se détache du corps, entre dans une réalité parallèle et croit continuer de vivre plus ou moins sereinement jusqu'à sa vraie mort biologique.

Ce que je crois en ce moment du moins, c'est que mon corps meurt pour le monde que j'ai connu et que ma conscience est désormais enfermée dans cette illusion. Ce que je crois enfin, c'est qu'ayant à ce point rationalisé cette affaire, je l'ai vu venir et suis enfermé avec cette vérité.

Je me suis mis à cesser de vivre, de m'alimenter, de sourire, de pleurer, de parler. Un jour, mes parents inquiets, m'ont intimé de répondre, et c'est la gorge pleine de larmes que j'ai avoué toute la vérité.

« Je suis mort, et vous n'êtes que des projections que la vie m'a tendu, pour me consoler de la peine que je vous ai fait en mourant. Vous n'y pouvez rien, je vous pardonne. »

Je ne peux pas décrire le regard écarquillé de mes parents parce que je ne les regardais plus, je ne croyais plus en personne, en la vie, en la mémoire, je n'ai plus la mémoire de ce moment sinon ce sentiment de solitude et ces quelques paroles.

Les jours suivants j'entamais une psychothérapie, changeais d'école, de mode de vie. Au bout de deux ans de travail, j'ai pu rouvrir les yeux.

## LES FACULTÉS

Mauvais élève et dernier de la classe j'ai connu l'humiliation des écoles catholiques intégristes. Suite à un mouvement de grève des instituteurs, mes parents qui ne pouvaient pas s'occuper de moi et tenaient à ce que j'aie un bon parcours scolaire m'ont placé dans une des écoles les plus strictes du quartier, les Franc-Bourgeois. J'y ai découvert la religion, Dieu et le catholicisme. C'est durant ces 2 années que j'ai connu mes troubles psychotiques, de mes 8 à 10 ans. Il est clair que l'arrivée de ces troubles est due aux traumatismes provoqués par la pédagogie coercitive de mon milieu scolaire. Mais j'y ai rencontré Dieu. Je l'ai rencontré et nous étions très familiers. Prière le soir, messes 2 à 3 fois par semaine, catéchisme et tutti quanti. Nos rendez-vous étaient fréquents.

Nous entretenions un lien si fort qu'un soir, je suis rentré chez moi en me demandant si je n'étais pas l'Élu. Le prochain, celui en qui allait accueillir l'incarnation de l'Esprit Saint. Cette idée m'obsédait et je la repoussais sans cesse parce que j'en avais crainte.

Dieu étant mon père, il est logique que je sois son fils. Et si j'étais l'Élu mais que je ne l'avais pas encore découvert ? Et si tout cela ne tenait qu'à la vigueur mon élévation spirituelle ? Il fallut en être certain. Chaque soir j'éteignais la lumière en priant Dieu d'être son fils, chaque soir, je priais Dieu de n'être pas son fils.

Puis vint le soir où je fus prêt. J'allais faire mon ultime prière et découvrir si oui ou non j'étais bien l'Élu. Je posai bien fermement la question à l'Éternel, je dormirais dessus et la réponse viendrait au matin. Quand j'ouvris les yeux, rien n'avait changé. Pas de sang dans les draps, aucune psalmodie n'occupait l'espace, aucune de lumière, ne couvrait les murs. J'étais seul, bel et bien, définitivement.

Peut-être étais-je simplement moi-même, et que cette condition aurait suffi à me porter le bonheur du commun des mortels, mais je ne le supportai pas.

Quelques mois plus tard, je connus la mort et les deux années d'errance qui s'ensuivirent.

Puisqu'il était clair que j'étais nié dans mes facultés scolaires, que j'étais refusé par Dieu pour la faiblesse de mon élévation spirituelle, que je n'étais pas écouté par mes parents concernant ma mortalité, où trouverais-je ce qui me constitue dans mon existence relationnelle ?

Quelle faculté pourrais-je mettre en œuvre afin d'être reçu ?

*Mesa : Est-ce que vous croyez en Dieu ?*

*Ysé : Je ne sais. Je n'y ai jamais pensé.*

[...]

*Mésa : Mais supposez quelqu'un avec vous*

*Pour toujours ; en soi-même et qu'il faille tolérer en soi-même un autre.*

*Il vit, je vis ; il pense et je pèse en mon cœur sa pensée.*

*Lui qui a fait mes yeux, est-ce que je ne puis point le voir ? lui-même qui a fait mon cœur.*

*Je ne puis m'en débarrasser. Vous ne me comprenez pas ! Mais il ne s'agit pas de comprendre !*

*Est-ce qu'une parole peut se comprendre soi-même ? mais afin qu'elle soit,*

*Il faut un autre qui la lise.*

*Le Partage de Midi, Paul Claudel*

Quelque part pendant l'adolescence, j'ai découvert les récits de Maupassant et de Victor Hugo, les poèmes de Baudelaire, de Rimbaud et d'Apollinaire. Leurs écrits produisirent sur moi un effet si fort qu'il devint essentiel que ceux-là ne me refusent pas.

Dès la fin du collège, j'ai réalisé que je voulais écrire et publier. Je me mis donc à écrire mes premiers poèmes, réflexions, récits. Mais alors que je commençais à montrer mes essais ici et là, des sourires polis, des encouragements gênés m'étaient renvoyés. Je lisais dans leurs yeux ce que je n'aurais jamais voulu m'avouer. Je n'étais pas le génie que je rêvais d'être, une fois encore je n'étais pas l'Élu. Serai-je refusé du Panthéon des Poètes ? Il fallait le croire si les choses continuaient ainsi. Petit à petit cette idée que la consécration nous tomberait dessus se fit moins pertinente, je me mis à mettre ma confiance dans le travail et l'effort.

Une conversation secrète prit place entre les Poètes et moi. Je leur parlais souvent, je les lisais sans toujours les comprendre comme on reçoit les mystères de la création, comme l'avais fait avec l'Eglise. Je ritualisais nos rencontres, à la bougie, au pèlerinage, à la communication spirituelle. Quelque chose m'appelait à eux, c'est ce qu'on appelle une vocation. Seulement moi, je ressentais l'appel sans être reçu.

**Comment être reçu, quand on n'est pas appelé ?**

Lire, étudier, écrire, travailler, avec acharnement, sans relâche. Mais peu à peu, quand il s'agissait de s'y mettre, une angoisse puissante s'emparait de moi. Je n'étais plus maître de mon esprit, une force aveugle troublait ma concentration, ma détermination.

Je gardais l'appétit de la découverte, de l'étude, ma curiosité gonflait à la mesure de capacité de compréhension. Je me mis à devenir boulimique de culture mais tétanisé par la lecture et l'écriture. L'usage de la chaîne Arte devint une nécessité. Il est plus facile de regarder un document se dérouler sous nos yeux que de lire, de projeter, d'imaginer puis de donner forme à cet imaginaire. Tout est prémâché et on a plus qu'à se servir, ingurgiter et digérer. Alors je suis devenu petit à petit incollable sur tout ce que je pouvais trouver sur cette plateforme : la musique classique, l'histoire des civilisations, le cercle des poètes romantiques, la Belle Époque, la peinture, l'architecture, l'archéologie, la santé, le cosmos... J'en devenais insatiable. Je passais mes temps libres à dévorer de la culture sans jamais sortir mon propre chaos, sans jamais l'organiser et le partager.

Je devenais à mon insu, le consommateur boursoufflé d'une nourriture culturelle, banque de donnée stérile ne sachant que faire de son désir de créer.

L'obsession pour Arte s'accompagna d'une autre : celle pour Wikipédia.

Lorsque j'entendais parler d'une œuvre, avant d'aller la lire, de me faire un point de vue sur la question, d'en ressentir le message, d'en éprouver les émotions, je me rendais sur Wikipédia et je parcourais le contenu répertorié sur le compte de l'auteur et de son influence sur l'art qu'il avait pratiqué. Si j'estimais que l'œuvre avait eu assez de retentissement, je la lisais. Je lisais l'œuvre mais je ne la finissais jamais. Je passais d'un livre à l'autre sans aller au cœur des choses, sans les ressentir intensément et les laisser résonner en moi. Ce qui faisait que je les vivais de manière superficielle. A tel point que mes lectures furent de plus en plus fréquemment interrompues par une avalanche de questions récurrentes : A quel âge l'auteur avait-il écrit cette œuvre ? En combien de temps ? Quel parcours l'avait mené à penser telle chose et organiser tel système de pensée ? Quelle école avait-il fait ? De quelle blessure, de quelle joie a-t-il puisé cette poésie ? Fallait-il moi aussi éprouver ceci ou cela pour exceller à mon tour ?

Enfin, voir mon âge avancer, quand mes œuvres et ma notoriété demeuraient inexistantes m'accablait de douleur. J'en étais malade. Avoir 18 ans sans avoir jamais rien écrit d'équivalent aux brouillons de Rimbaud a été un événement marquant, pour ne pas dire traumatique. Chaque année passant, je souffrais un peu plus de cet écart, qui me séparais plus encore du cercle des Grands Auteurs auquel je rêvais d'appartenir.

Cette souffrance devint une léthargie. Je n'avais plus pied, plus de repère. Mon ambition dévorée devait trouver sa résolution quelque part. Et un sentiment d'absurdité en même temps qu'une solitude profonde s'empara de moi.

Quelles étaient mes facultés, si le monde m'en demande pour pouvoir appartenir à un groupe de reconnaissance ?

## SECONDE NATURE : LA PASSIVITE

La douleur des 18 ans passée, je me mis à penser que mon chemin ne faisait que commencer. J'étais désormais trop vieux pour figurer parmi les précoces. Je n'étais doué du génie inné des grands Romantiques ? Je prendrais les portes du Panthéon par la sueur et le travail.

Une autre dynamique de travail s'empara de moi. J'étais alors prêt à en découvrir avec les heures passées à étudier. Je choisis de faire une prépa littéraire à Paris. C'est un cursus exigeant qui met les étudiants à genoux. On les appelle les khâgneux pour faire allusion à leur constitution physique. Plongés dans les bibliothèques, ils étudient sans arrêt. Je ne quittais la bibliothèque qu'à la fermeture à 22h00 tous les jours et c'était le régime minimum pour ce type d'études. La littérature, la philosophie, les langues classiques, les langues modernes, l'histoire et le théâtre nous étaient enseignées.

Je remis à l'étude la responsabilité de mon échec ou de ma réussite artistique. Je me rappelle le premier jour où les professeurs nous avaient fait une présentation de leur cursus, Madame Fontana-Viala, professeure de Lettres, nous avait décrit ce qui nous attendait comme suit :

« Vous verrez, vous n'en pourrez plus. Vous rentrerez tard, vous n'aurez aucun loisir, vous serez épuisés et pourtant, tous les matins, vous serez là à 8h30, vous quitterez la bibliothèque à 22h00 et vous ne fermerez vos livres qu'à 1 heure du matin chez vous. C'est normal. Mais un jour vous réaliserez comme votre corps, habitué à ce régime se sera fondu dans *la passivité du travail*. Ce ne sera même plus un effort. Ce sera devenu *une seconde nature*. »

Cette intervention me fit un effet exceptionnel. C'était à mes yeux la clef de toutes mes convoitises. *La passivité du travail* comme *seconde nature*. Alors je m'y plongeai sans penser, sans réfléchir, je m'y plongeai dans le plein élan de la confiance.

## PREMIER HERITAGE

C'est alors qu'en deuxième année vint avec l'exigence du concours de l'ENS, ma première révélation significative. J'étais en option théâtre et les œuvres au programme étaient *La vie de Galilée* et le *Petit Organon pour le théâtre*. Un professeur d'exception nous enseignait la dramaturgie de Brecht, son exigence politique, sa puissance poétique et l'ampleur de sa conceptualisation dramaturgique.

*La vie de Galilée* m'a profondément ému. Cette pièce rencontrait toutes les problématiques qui m'avaient stimulées jusqu'alors. A travers la vie d'un homme de science, motivé par l'ivresse de la découverte autant que par l'ambition de marquer son temps, on assiste à la profonde transformation des mentalités d'un peuple. Ce qui me passionne c'est autant la détermination de Galilée à découvrir et faire admettre la vérité que les conséquences discutables qu'implique cette quête. Le dramaturge en fait une figure ambivalente en lui attribuant un caractère despotique sur ses proches, sa dame de compagnie, ses disciples, les personnes qui croient en lui. Il en fait un être de chair, contestable, riche de contradictions.

Et alors que nous avons fait le tour des œuvres au programme, et le sens de la science dans les arts, une question revenait sans cesse dans mon esprit : A quoi bon ?

Comment se fait-il que nous en soyons là aujourd'hui, que la colonisation sévisse encore, que la finance écrase le peuple, que les scandales politiques soient connus de tous, que le pouvoir ne se renverse pas alors que Brecht a pensé et dramatisé tout cela ? Comment se fait-il que nous soyons encore là à gloser en savants stériles quand le monde appelle les penseurs et les artistes à l'action ?

Je posais la question à mon professeur à la fin d'un cours et il me répondit :

« Ce n'est pas à moi de te répondre, Julien. Notre objectif ici c'est de passer un concours, le sens tu le trouveras ailleurs. »

Alors, me dis-je en quittant la classe, à quoi bon étudier tant si c'est pour être envoyé à l'abattoir de ce concours complice des élites ? A quoi bon écrire si l'on n'est pas écouté ? A quoi bon passer le concours des professeurs, si la science est niée en politique, si l'éthique est niée en science, si le sens est nié en art ?

Un jour, je me suis rendu en dissertation, j'y suis resté les 6 heures à réfléchir, à gratter mon propos. Soudain j'ai eu l'idée de ne pas rendre mon devoir. J'ai estimé que je travaillais pour moi et je ne permettrais plus qu'on relève mes copies, qu'on les note.

Plus tard, une discussion eut lieu avec mon professeur principal, qui était aussi mon professeur de théâtre, et il me questionna. Où étaient ces copies qu'on ne trouvait pas ? J'avais bien été en épreuve, ma présence avait été relevée ce jour là mais qu'était il advenu de mes travaux en histoire, en lettres en théâtre ? Les professeurs ne surveillaient pas les épreuves et les surveillants n'avaient sans doute pas remarqué que je prenais mes affaires et disparaissais.

Alors une explication fut fournie. J'avais une idée plus haute de ce que nous faisons ici. Une idée plus haute de ce que nous faisons de nos têtes, je ne supportais plus que nos capacités à penser soient au service d'un système éducatif sclérosé, où les anciens élèves deviendraient les prochains enseignants en même temps que chiens de garde de la science sans s'en servir comme l'éthique le réclame et comme Brecht nous l'enseigne. Un regard de mépris fut porté sur mon comportement d'effronté, de suffisant. Il était sans doute justifié mais cette première confrontation me donnait le germe d'une intuition : l'intelligence et la science peuvent favoriser les affects de domination et d'écrasement, la mienne devait être engagée ailleurs, c'est ainsi que je quittais l'établissement.

## REUSSIR

A l'issue de cette discussion, nous avons conclu que je ne passerais pas le concours, que je serais toujours le bienvenu en classe comme auditeur libre mais que je ne terminerais pas mon cursus. J'ai écrit une pièce de théâtre sur la question des ébranlements fondateurs que j'ai appelé *Une crise comme un autre*, que j'ai eu la chance de créer au théâtre Montfort en juin 2014 avec une équipe de 8 actrices.

A l'issue de cette pièce, les encouragements se mêlaient aux critiques : « c'est bien l'écriture est bonne mais on ne comprend rien », « c'est pas mal mais amateur, continue, fais une école de théâtre ».

Depuis un moment déjà, chacun de mes agissements prenait sens premièrement par calcul de ce qu'il y avait à gagner et à perdre dans le cadre d'un objectif, puis dans l'établissement d'un protocole, dans la gestion de ses aléas potentiels, enfin dans l'accomplissement de soi à la lumière de l'épreuve imposée.

A ce titre, l'admission dans une école figurait parmi les formes de vie les plus rassurantes, car de celle où j'avais prise. Puis l'étendue de cette vision se fit à des champs plus larges. La quête d'attention pour l'amour d'une personne, les faveurs d'un groupe donné, l'admission au sein d'un cercle social devenaient une ivresse redoublée par la dimension d'épreuve qu'elles revêtaient. L'intérêt que cela suscitait en moi était proportionnel au parcours que j'avais à couvrir dans l'accomplissement potentiel de la quête. Dès lors, ce que je jugeais comme inatteignable se trouvait dénué d'intérêt, car inaccessible.

En septembre 2014, je ne fus reçu à aucun concours de conservatoire à Paris. Sur les 3 que j'avais tenté, aucun ne m'ouvrit ses portes, je ne passais même pas les premiers tours. Le seul qui m'ait accepté, c'est le conservatoire de Pantin. La pilule a été difficile à avaler

mais je me suis accroché. Cette année j'ai commencé la boxe. Brecht encore, amateur de boxe, voyait dans ce sport l'essence de ce qui se jouait dans une pièce de théâtre. Un combat d'où le spectateur sortirait ému, grandi d'avoir pris position d'une partie contre une autre. Ainsi réclamait-il aux auteurs de son temps : « Plus de bon sport ! ».

Mon corps réclamait une traduction physique de ce en quoi je croyais, et je l'ai trouvé dans le combat comme dans le théâtre.

L'objectif des années à venir se concentrait sur le concours de Ecoles Supérieures. J'ai tenté tous les concours de francophonie. Sur 3 ans de refus, à raison de 5 à 7 écoles par année, j'ai passé à peu près 22 tours sur les 14 écoles de France, de Belgique et de Suisse. J'ai 2 fois été au dernier tour ou sur liste d'attente de l'ERAC, de l'ESACT, ainsi qu'aux premiers tours du TNS et du CNDSAD. Ces résultats m'encourageaient dans mes efforts. Le reste consistait en échecs successifs. Au bout de 3 ans, chaque situation de vie avait pris sens dans une organisation compétitive dans l'objectif donné. Tout ceci, sans que je m'en aperçoive.

En août 2016, alors que mon attention se focalisait sur le marathon des concours, ma mère, atteinte d'un cancer généralisé perdit la vie.

**C'est l'histoire d'un fou qui repeint le plafond. Un autre fou entre dans la pièce et dit à l'autre : « Tiens toi bien au pinceau, je te prends l'échelle. »**

**« LE TEMPS D'ACCOMPLISSEMENT D'UNE TÂCHE CORRESPOND EXACTEMENT  
AU TEMPS DONT ON DISPOSE. »**

**LE DUC, s'arrêtant, tandis qu'elle monte.**

Oui, parfois, je l'envie.  
— Voyez-vous, lorsqu'on a trop réussi sa vie,  
On sent, — n'ayant rien fait, mon Dieu, de vraiment mal ! —  
Mille petits dégoûts de soi, dont le total  
Ne fait pas un remords, mais une gêne obscure ;  
Et les manteaux de duc traînent dans leur fourrure,  
Pendant que des grandeurs on monte les degrés,  
Un bruit d'illusions sèches et de regrets,  
Comme, quand vous montez lentement vers ces portes,  
Votre robe de deuil traîne des feuilles mortes.

*Cyrano de Bergerac, Edmond Rostand*

A l'acte 5 de Cyrano de Bergerac, Le duc de Guiche ose une parole qui pour moi figure parmi les plus frappantes de vérité. Dans un élan d'épanchement soudain, lui qui ne s'est presque pas dévoilé de tout le récit, se hasarde à porter un point de vue rétrospectif et singulier sur la vie. On assiste là à un retournement de valeurs. Privé de toute perspective de réussite en amour avec Roxanne, le duc finit par admettre la dimension avilissante de la notion de réussite.

Un soir d'automne 2018, lors duquel mes sœurs et moi commémorons le souvenir de ma mère, nous fumons une cigarette dans le grésillement nocturne de la campagne. Je me raconte :

« J'ai tout raté. J'ai beau écrire, je ne suis jamais lu. Quand je le suis, je ne suis pas apprécié. J'entre en école supérieure de théâtre cette

année après tous ces échecs. J'ai eu ce concours sur un coup de chance. De la chance, j'en ai. J'ai de la chance. Mais je me suis trompé. Rimbaud et Tchekhov, leur œuvre, ils l'ont tout donné quand ils avaient 17 ou 18 ans. Tout était déjà écrit pour eux, le reste n'était que prolongation, que développement. Moi je n'ai rien donné et je resterai inexistant, incapable. Il est trop tard, j'ai tout raté. »

A cette parole, ma sœur de 7 ans plus âgée m'a répondu en toute simplicité :

« Tu es jeune Julien. Tu as 23 ans et tu parles comme si tu en avais 80. Tu as fait ce que tu pouvais. Tes réussites, tu les dois à ta détermination et ta persévérance. Tu peux faire de grandes choses encore, le meilleur reste à venir, crois-y comme tu as cru dans les concours. »

Cette parole m'a bousculé et profondément ému, mais, de demandai-je, l'investissement des efforts dans un temps donné suffit-il à faire provoquer la transcendance recherchée en art ? N'y a-t-il pas quelque chose de plus, d'inné, d'insaisissable dont je serais dépourvu ? Ma survie mentale dépendait de cette question. Puisqu'il devient clair avec le temps, du moins le croyais-je, que je n'avais pas les capacités intellectuelles, imaginatives, expressives ou mystiques requises afin de tutoyer les grands auteurs, les grands artistes, comment survivre ?

## NARCISSISME

Tous ces calculs de mes capacités, toutes ces comparaisons, tous ces liens devenaient stériles et m'éloignaient de l'essentiel et je ne pouvais plus le nier. J'entrapercevais ce que cela sous-tendait, m'étant gardé de l'avouer, je dus m'y résoudre : cela devenait du narcissisme. La lecture de Gaston Bachelard à travers *L'eau et les rêves*, me permit une meilleure lecture de ce qui m'arrivait.

Ce qui provoque la mort de Narcisse, ce n'est pas d'être tombé amoureux de son reflet, mais d'être tombé amoureux de l'amour que son reflet suscite, aux yeux de chacun parmi lesquels figurent ceux de Narcisse. Narcisse est fasciné par la beauté et le pouvoir de séduction qu'il suscite. Il en oublie qu'il a des failles, qu'il est un homme parmi les hommes et que cette condition même le rend digne de la plus haute des vies. Seulement, submergé par la jouissance que procure la contemplation de ses forces, de son pouvoir d'attraction, il glisse lentement, et coule. C'est l'histoire d'un mensonge consenti, une complaisance mortelle.

Mais est-ce véritablement une mort accidentelle ? Ne serait-ce pas un suicide sous influence ? Pour se pouvoir observer dans l'eau, il faut qu'elle soit dormante ou du moins calme. S'il ne sait pas nager, il aurait aussi bien pu saisir le bord du court d'eau lors de la chute pour se sauver. Il y a donc une forme de consentement dans cette mort.

Suicidé d'avoir aimé plus passionnément l'influence qu'il pourrait avoir, que la réalité des rapports à construire. Suicidé d'avoir présumé, dans toute l'erreur de son jugement, les autres indignes de sa puissance. Suicidé d'avoir cru qu'il valait mieux mourir que ne jamais trouver quiconque le puisse égaler. Suicidé enfin d'avoir pressenti toute la stérilité de s'aimer soi-même plus que le monde.

Cette hypothèse au caractère sans doute trop interprétatif, me renseigne sur ma réalité. Ma réalité sociétale, ma réalité civilisationnelle et

personnelle. C'est là la fonction du mythe : ne pas valoir pour sa morale prescriptive mais pour ce qu'elle me raconte de mon monde.

L'obsession de la précocité et du génie est un narcissisme dans le domaine de la performance et du succès. Mais suis-je le seul responsable de cette fascination morbide ? J'ai l'impression que c'est toute la civilisation et ses aspirations à la grandeur qui parle pour moi dans cette obsession. Qui d'entre nous tous, l'entretient ces fantasmes et érige les idoles ?

Impossible de désigner des coupables en nommément mais une société, conduite par un passé et tout un héritage. Une société où les noms de réussite, d'ascension sociale, riment avec objectif de vie. Une société qui valorise le buzz plus que l'authenticité, une société où le vacarme et les signaux lumineux étouffent celles et ceux qui ont besoin de plus de temps et de silence pour se révéler. Une société où tout manque à gagner est synonyme de perte. Une société où les valeurs spéculatives s'expriment en réalités tangibles.

La transposition dans les métiers d'acteur est encore valable : on est dès l'adolescence lancés sur le grand marché des places et des rôles à pourvoir. Notre parcours se jalonne d'auditions, de concours, on convoite le regard des metteurs en scène, des agents et des producteurs. On se valorise d'être un « jeune espoir » ou un « jeune talent » sur qui l'on va investir. On sent bien quels enjeux sous-tendent notre capacité à se vendre, à mettre en avant nos qualités et notre aptitude à répondre à l'attente. C'est une docilité, salutaire parfois, délétère ailleurs.

Mes parents, mes proches ont désiré pour moi ce qu'il y a de meilleur.

Mais à l'heure où je prends le temps de me questionner sur ce qui se cache derrière cette aspiration au « meilleur », je réalise comme elle peut conduire au pire.

C'est une réflexion sur ce que nous laisse la génération de nos parents.  
C'est aussi une réflexion sur de ce qui nous est laissé par une civilisation coloniale et néolibérale, où la violence et la domination ont presque toujours le dernier mot.

C'est une réflexion sur ce que je choisis de prendre de l'héritage qui m'est laissé. J'ai fait miens les désirs de mes parents. Qui, étant ceux de leurs parents et ceux de leur communauté, se sont transmis.

C'est une réflexion qui entend chercher une issue aux héritages imposés.

**« Mon corps m'appartient. Je suis moi, toi t'es toi, et ça va mal. Personnalisation de masse. Individualisation de toutes les conditions – de vie, de travail, de malheur. Schizophrénie diffuse. Dépression rampante. Atomisation en fines particules paranoïaques. Hystérisation du contact. Plus je veux être Moi, plus j'ai le sentiment d'un vide. Plus je m'exprime, plus je me taris. Plus je me cours après, plus je suis fatiguée. Je tiens, tu tiens, nous tenons notre Moi comme un guichet fastidieux. Nous sommes devenus les représentants de nous-mêmes – cet étrange commerce, les garants d'une personnalisation qui a tout l'air, à la fin, d'une amputation. »**

*L'insurrection qui vient*, le comité invisible

## LA RÉUSSITE COMME INHIBITEUR

**« Une histoire de l'idiotie en art devrait être autant l'histoire des propositions aux apparences burlesques que celles des formes dont on apprend, par convention à ne pas rire. »**

*L'idiotie*, Jean-Yves Jouannais

Cette affirmation me laisse sans voix. C'est ici que s'est mise en route ma réflexion sur ce travail.

*« Ce dont on apprend à ne pas rire. »*

Cette affirmation me paraît percutante parce qu'elle témoigne d'une déshumanisation. Si le rire est le propre de l'Homme, comment a-t-on pu apprendre à ne pas rire ?

Qu'est-ce qui nous pousse à s'interdire de rire ?

Ces questions concernent la place de la morale dans le rire. On ne s'attardera pas ici à la question du rire pour moquer les minorités, les opprimés. Mais ce qui m'intéresse c'est l'expérience d'autocensure dans le rire de soi.

Qu'est-ce que soi ? Qui suis-je ? Nous ne trouverons pas la réponse aujourd'hui. Mais quelle l'image de moi est en circulation, je peux m'en apercevoir.

Depuis cet instant fatidique m'ayant laissé le dégoût des petits suisses à la fraise, j'ai tenté de rire. De quoi ? Du monde, de soi.

Le rire qui m'intéresse dans sa faculté dérisoire et transgressive. Rire pour destituer des formes de puissance, rire pour désacraliser. Mais on ne peut rire que de ce avec quoi on est à l'aise. Dans ma quête de rencontre de l'autre par le biais comique, rire de soi et des autres m'a été difficile. Je parle au passé parce que j'ai l'impression que depuis que je mène cette

## L'IMAGE LA PLUS FREQUENTE

réflexion, je suis mieux à même d'y parvenir. Des observations concernant l'image de soi et les empêchements qu'ils suscitent m'ont intéressés.

J'ai réalisé que d'une personne à l'autre, une blague, une observation comique ou un numéro scénique n'avaient pas du tout le même effet. Cela m'a semblé tenir à l'image que les gens ont de la personne en question plus que de la virtuosité d'exécution du numéro.

Mais plus encore que ce que l'image perçue par les autres, je me suis aperçu que je m'interdisais à moi-même des formes de rires, des blagues, des postures suscitant le rire. Une certaine manière de se concevoir, comme de concevoir le monde m'inhibe dans ma faculté à rire et c'est problématique. Mon plus grand censeur c'est moi-même. Cette censure est due à l'image que j'ai de moi.

C'est l'observation qui m'a le plus déconcerté dans cette affirmation de Jean-Yves Jouannais. Je crois que la civilisation impose la perspective de la réussite et qu'ayant intériorisé cette vision incite à rire de ceci plutôt que cela. La colonisation de mon regard sur moi-même par les injonctions sociétales influence ma capacité à rire.

Partant de cette conscience, j'ai vu dans la possibilité du rire, celle d'une résistance. Rire de soi pour désarmer le monde, rire pour désacraliser, rire pour s'émanciper. Pour cela il faut se défaire de ses exigences de réussite, trouver le lieu de l'humilité. Accorder rire et humilité est devenu le projet primordial à mes yeux.

L'image qu'on a de soi se conforme à celle qui nous est renvoyé par nos proches. Ainsi, exercer une influence sur l'image qu'on revoie permettrait-elle de modifier la perception commune et retrouver la place où le rire serait possible ?

Pour le savoir il faudrait s'attarder à l'image qu'on nous prête.

Souvent, l'image que j'ai l'impression de renvoyer c'est celle d'un garçon posé, confiant, sûr de ce qu'il pense. C'est ce que j'entends dire de moi. On peut dire que c'est une image convenable, désirable. Mais comme je l'ai dit plus haut, cette perception de moi me rend seul et triste. J'aimerais pouvoir me désaffilier de cette image, mais quand je m'y applique, j'y reviens sans cesse.

En découdre avec cette image de moi, telle serait l'ébauche d'un projet politique. Il aurait tout l'air d'une désaffiliation politique. Le « petit bourgeois Parisien » vient avec son capital culturel et sa figure passe-partout, utile passeport pour les commodités contemporaines. Mais certaines zones ne reconnaissent pas l'utilité des passeports.

Quand je fais la rencontre des personnes qui m'intéressent vraiment, souvent des personnes croisées au passage des rues et des rencontres, des amitiés nouvelles, je suis désarmé. L'altérité est désarmante. La stimulation engendrée par la rencontre avec l'altérité est immense car elle satisfait les pulsions de vie les plus primaires. Se trouver nez à nez avec ce qu'on n'est pas, avec ce qu'on ne connaît pas, promet tout un champ de découverte et d'appropriation. Cependant, cette pulsion de vie laisse place à la frustration. Comment communiquer avec cet autre sans adopter ses codes, son langage ? Comment se comprendre sans parler la même langue ? Et comment faire quand la langue qui est la mienne me dégoûte au point que je veuille la quitter et m'autoriser les mêmes saillies, les mêmes sauts d'une pensée à l'autre que celui qui est devant moi. Je rougis, je suffoque et je voudrais disparaître. Comment être l'autre ? Comment être ce qu'on n'est pas ? Par quel bout prendre cette chose ?

L'altérité est d'autant plus désarmante qu'elle nous renvoie à nos contradictions, à ce qu'on a choisi de ne pas être, à ce qu'on a laissé aux autres ou ce que nos proches ne nous ont pas laissé être.

Alors pour un instant on peut tenter, maladroitement, d'imiter, de voler un peu ce qu'on n'a pas jusqu'à parvenir sait-on jamais à s'appropriier ces mondes.

Dans ces moments, je sens mes forces et mon courage me quitter. Je ressens une forme d'imposture à vouloir ces fréquenter ces gens qui ne sont pas moi. Une sorte de malaise quand je cherche à faire se rencontrer les mondes. Essayer d'adapter ma parole et mon comportement quand je n'ai que mon esprit de sérieux à offrir.

Je suis frappé par la fulgurance de leurs interventions, de l'esprit d'absurde, de la force de débordement qu'ils déploient, de l'humour qu'ils manient, de l'audace de leur parole, de la sappe enfin qu'ils infligent à au monopole que l'intelligence prend sur toute conversation. Alors je m'efface et je repars, subjugué.

Déçu, je remarque que je n'ai interagis qu'à la manière de ce qu'on m'a appris. Prendre la parole pour parler du monde, de soi, dans une perspective de compréhension logique et de débat. Je n'ai pas réussi à fondre ma pensée dans celle de l'autre quand il.elle m'a offert de penser par l'absurde ou la disjonction. Je n'ai pas su offrir à telle autre personne, cette porte d'entrée vers une expérience plus riche du vivre ensemble. Cette incapacité je la dois à la conformité des cadres de bienséance, de contenance de la parole et de pudeur.

J'ai pourtant fini par me lasser de ces tonalités d'imposture que prenait ma parole lors de conversations, lors d'échange, même sans parole. Des sujets que je m'étais promis de ne plus aborder concernant la mise en valeur de soi, de son parcours, sous un certain angle langagier : le débat, l'explication, l'échange d'information, la fréquence discursive de l'intelligence... J'entends ici « intelligence », non comme les percées de

lucidité nécessaires et souhaitables à tout développement, mais plutôt ce qui s'oppose à l'idiotie. Ce qui se refuse toute perte de contrôle, ce qui s'interdit toute distance, tout décentrement.

C'est ici qu'intervient la rencontre entre le narcissisme et l'intelligence, pour moi. Adolescent j'empruntais une voie que je croyais émancipatrice dans l'absolu. Mais sans l'avoir conscientisé, à mon insu, je me trouvais engagé sur un certain chemin, miné.

Cerné par les injonctions intériorisées de la convenance, du calcul, de la mise en avant de soi, et sans plus en vouloir je me sens englué chaque jour par ce choix que j'aurais préféré ne pas faire.

J'évoque ces états de grâce chez d'autre bien je les aie vécus moi-même. L'objectif n'est pas de placer ces personnes en idole quand je me placerais en demande ou en attente d'une aptitude à acquérir, mais peut-être de saisir ce qui dans ces situations et ce qui en soi-même favorise la venue de tels états. J'ai connu ces états chez mes proches comme chez moi-même. Je me méfie de l'exotisme qui consiste à adorer l'altérité plus que soi-même, le lointain plus que le proche, au détriment des ressources qui sont là, à portée de main, voire en soi-même. C'est un narcissisme inversé, qui a tellement pris pour révolusion le soi-même et le semblable qu'il va se perdre dans les soi-même lointains.

Je tente donc de déceler où je le peux les marques de ce qui m'empêche et celles de ce qui m'émancipent, ici comme ailleurs.

On comprends qu'on peut être très décomplexé et très empêché ici comme ailleurs, mais une tendance demeure chez moi, un espace de confort, une sorte de palier normatif, une fréquence habituelle. Cette sensation de tétanie qui survient parfois quand j'aurais pu interagir. Celle que j'énonçais plus haut.

Il se peut que dans un groupe donné, l'image que l'on renvoie nous rende libre, qu'elle soit mouvante et que l'on puisse agir sur elle. Ailleurs elle peut nous enfermer et nous amoindrir.

Que faire alors quand on se sent piégé de l'image que les autres portent sur soi ? Que faire de l'image que j'ai de moi-même et qui m'écrase ?

Le problème, c'est que sur le plateau, je suis insatisfait de l'imaginaire que je parviens à convoquer. Comment faire quand on n'arrive pas à décaler la pensée ? Quand on tente de le faire mais qu'elle se dérobe toujours soit par assèchement, soit par étouffement ?

Il n'est pas seulement question de négocier avec l'image que les gens ont de moi, ou que j'ai de moi-même mais encore de l'imaginaire que je me suis construit jusqu'à présent. J'ai une certaine idée de ce qui me plaît et me fait rire, en même temps que penser. Quand j'ai cet objectif, il se dérobe. Je remarque par exemple, que j'ai souvent plus de facilité à concevoir un projet sérieux qu'un projet absurde, décalé. C'est paradoxal parce que je trouve dans ce dernier domaine, tout ce que je recherche.

Je crois qu'il est plus facile pour moi de me lancer dans une improvisation dite érudite et sérieuse parce que ça me rassure. Mes repères sont plus reconnus. J'ai eu le retour des aînés pour valider ces propositions voire pour m'encourager dans ce sens. Alors que j'en ai moins rencontré dans le champ de l'idiotie, de la disjonction. Cela représente donc un défi que je ne parviens pas à relever avec apaisement.

Le registre sérieux me semble d'autant plus facile que s'il s'attache à l'intensité des sentiments, à la complexité ou la sophistication de la pensée, au dévoilement des choses cachées, en somme ce que j'associe au registre sérieux, ne peut être jugé par public si cela est cohérent et sincère de la part de l'artiste. Ce qui est d'autant plus vertigineux dans la tentative de faire éclater le sens par le biais du rire, c'est que si ça ne prend pas, la fracture est terrible. Rien n'est plus douloureux que de tenter ces excursions sans y arriver.

Ce domaine relève du mystère insondable. C'est d'autant plus mystérieux que le travail avec Oscar aurait dû, aurait pu m'éclaircir. Mais je crois que ça m'a encore plus troublé sur la question. Certes, des exécutions techniques, complétées par une disposition mentale plus rigoureuse dans le rapport à la création m'ont mis sur la voie de certaines satisfactions dans ce

domaine, mais je n'ai pas encore trouvé comment *disjoncter* au sens où j'ai pu l'expérimenter parfois moi-même dans des contextes différents.

C'est pourquoi lorsque nous avons champ libre pour proposer ou pour choisir des textes et des performances, j'ai souvent cherché cette matière à éclater le sens. J'ai voulu m'y confronter. En première année par exemple avec Franck Verduyssen, j'ai proposé de reprendre *Misère* de Coluche. J'ai pris beaucoup de plaisir et je sentais que parvenais à emporter le public avec moi. Mais c'était dû à sa force d'écriture, comme au fait que le public reconnaissait un monument dans le paysage culturel. Ils riaient, je crois, autant par attendrissement ou redécouverte de ce numéro, que du numéro lui-même.

Coluche parvient à mon sens, à la plus belle synthèse concernant l'urgence du rire en art, en idiotie et en politique. Franca Rame nous dit :

« Et puis parce qu'un grand monsieur du théâtre, un certain Molière disait : « Quand tu vas au théâtre et que tu vois une tragédie, tu t'identifies, tu participes, tu pleures et quand tu rentres chez toi, tu dis « comme j'ai pleuré ce soir ! » Et tu t'endors apaisé. Le propos politique a glissé sur toi comme l'eau sur une vitre. Pour rire au contraire – c'est toujours Molière qui parle – il faut de l'intelligence, de la perspicacité. En riant, la bouche s'ouvre toute grande, mais aussi la cervelle, et les clous de la raison viennent s'y planter. »

Cette articulation entre rire et politique j'ai saisie dans *L'idiotie* de Jean-Yves Jouannais. Il a su théoriser et me faire comprendre que cela tenait à une certaine posture de soi dans le monde, et je ne parviens pas encore à activer consciemment cet idiot paresseux, qui sommeille en moi.

C'est un thème qui m'intéresse d'autant plus qu'il semble synthétiser le projet transgressif de l'art. Par sa démesure, par son décalage, et le risque qu'il implique pour l'artiste comme pour le spectateur, met en péril le contrat social qui nous lie.

La dimension de la prise de risque compte autant que la performance elle-même. Il me semble que lorsqu'on sent la chose venir, il

est facile de se placer dans cette imposture. Il m'est arrivé à plusieurs reprises dans un cadre festif de « faire l'idiot ». Mais pour ceux qui me faisaient face, cette *persona* avait pour but d'être récréative. Ces personnes ne savaient pas que ce que cette façon de me présenter à eux revêtait pour moi une raison de vivre. Ces moments étaient d'autant plus importants à mes yeux qu'il se pouvait que j'aménage l'écoute afin de faire passer un message, une vérité, ou simplement la sincérité d'un rapport.

Ce que je retiens de ces moments, festifs ou récréatifs c'est qu'il requiert un état de confiance et une prise de risque calibrée, abordée avec *sang froid*. C'est ce moment qui me rappelle un combat de boxe qui se passe bien. Quand on est à l'aise dans son combat et qu'on croirait danser avec l'adversaire. Quand les coups, pour violents qu'ils soient ne font pas mal, quand ils font du bien même.

Comment au travers d'un langage qui nous rassemble, je vais chercher à surprendre l'adversaire, à le feinter, à lui faire des blagues en somme ? Et même si cet échange aura les allures d'un combat, même si cette pratique vue de l'extérieur aura tout l'air de briser le contrat social, paradoxalement, elle lui fera honneur.

Avec Oscar, la principale critique concernait le manque d'encrage dans une situation. La recherche perpétuelle du coup d'éclat me faisait travailler ailleurs, à l'extérieur du texte, hors de la situation, hors du cadre en somme.

Le problème ne se résout pas uniquement en évoquant les questions d'écoute et de lâcher-prise. Car pour entrer dans un stade de lâcher-prise, il faut bien cerner le cadre de l'éclatement possible.

Ce qui dénote plus précisément dans mon attitude c'est un manque de confiance dans le système, dans le cadre.

Je crois que le manque de confiance dans certaines situations peut conduire à la dérobade de l'image de soi.

## DISJONCTION

Voilà comment j'ai plus ou moins pu déterminer quelle image de réussite je pouvais renvoyer à mes parents, mes sœurs, ma famille élargie et mes amis, à moi-même.

Je ne m'autorise plus certains agissements et j'en suis triste. Je ne trouve plus la rampe de lancement. Comment se lancer ? J'abandonne avant même d'avoir tenté. Je n'écris plus par peur du manque d'inspiration, je juge ce que j'écris au bout de quelques pages, quand on me dit « fais moi rire, raconte-moi une histoire », Oscar par exemple en cours de bouffon, je panique et je voudrais être ailleurs. Je suis plus tranquille quand Dominique me demande d'exécuter des mouvements et d'en chercher la sensualité, la finesse. Pourtant je n'ai pas voulu faire ce métier pour ça, c'est tout l'inverse.

La transgression intervient ici comme porte de sortie.

C'est ce qu'enseignent les manifestations, les mouvements de contestation. On réalise à leur contact quelles richesses recèlent les mouvements de cultures alternatives.

On trouve dans le krump, le rap, les tutos, les langages de rue, les vidéos Youtube, des merveilles d'inventivité, de créativité.

Comment retrouver cet état qui m'a éclairé, cette sensation d'éclatement au contact de la rue ?

C'est la liberté que j'aimerais convoquer sur le plateau, la liberté que j'aimerais retrouver à chaque recoin de la vie, à la cuisine, à la caisse chez Aldi, au bord de la route à l'arrêt de bus, à la piscine, dans le train, à l'entretien d'embauche, dans le blablacar, avec moi-même dans l'intimité du lit, de la douche, ici enfin sur le papier.

Pouvoir établir un rapport de liberté et de décomplexions propice à l'éclatement de soi. Pouvoir reconvoquer ce moment où l'action a pris le pas sur la peur.

On a peur d'avoir peur jusqu'à temps qu'on se retrouve sur le moment pris par l'urgence de la situation et on agit sans peur, on confronte, on agit, on dialogue, on fait trouve la blague qui fait baisser la violence, le jugement.

On déjoue l'image inscrite dans le regard de la personne qui se trouve en face de soi. On *disjoncte*. On est tous parfois saisis par d'autre ou par soi-même dans ces instants où la disjonction vient s'installer.

Quelque chose de l'étranger s'invite en soi. On n'est plus vraiment soi et on se met à prendre la parole d'une manière inouïe, la voix est placée d'une manière inattendue, on dit des choses qu'on ne pensait pas pouvoir penser. (vidéo du 30.10.2020)

Mais pourquoi ce lâcher-prise que l'on cherche ici dans les studios, dans le cours de Dominique, de Géraldine, d'Oscar ne me saisissent

## AMBITION / COMPARAISON

qu'ailleurs ? Et encore... Pourquoi j'ai brillé de cet éclat ce jour où j'ai été seul ? Celui-ci encore face à des étrangers ?

De la même manière, j'ai su retrouver cette énergie quand j'écris ou quand je suis en studio noir à rapper les textes de SCH, quand je fais de la corde à sauter, quand je m'entraîne en boxe ou quand je danse.

Je crois que ça a à voir avec une forme de violence, d'énergie, de sensation de soi particulière dans le cadre d'une transgression. Être capable de tout perdre afin de tout se permettre. Que pourrait-on se refuser quand on n'a rien à préserver ? Une forme d'acceptation de soi dans une possibilité destructrice. Sans filet, capable de tout perdre, ses acquis, son passé, son héritage.

C'est ce sentiment horrible et destructeur qui s'empare de moi quand je dois écrire ce mémoire. Il plane comme une ombre sur tout ce que je regarde. Je te regarde mais ce n'est pas toi que je vois, je n'en sais rien à qui ou quoi je parle peu importe, je ne te vois pas, ce que je vois ce n'est que cette ombre portée. Je ne vois que ce que je ne suis pas en train d'accomplir dans le champ artistique. Je suis vampirisé comme l'investisseur qui n'est occupé qu'à ses profits, considérant comme perte, toute ressource non convertie en profit.

Je fais cet effort, je le fais je te jure que je le fais, ça prend du temps mais ça viendra. C'est insupportable. C'est obsessionnel. Ma vie privée est vampirisée par ce spectre. Spectre qui me regarde mais je ne peux pas voir. Qui seulement par moments, quand l'envie lui vient, se présente et me visiter afin que je le contemple. Ces moments, ce n'est pas moi qui les choisis. C'est lui qui dans son caprice apaisé désire, accepte que je le regarde en face, que je lui lise les traits de la main. Comme je le fais au moment où j'écris, comme je le fais au moment où j'arrive à t'être entier, mon Amour, mon Ami, mon Travail. Ces moments sont précieux, ceux-là, où je parvient enfin à ne plus voir ce qui manque, ce sur quoi je pourrais agir mais seulement ce qui est, ce qui m'agite.

Ma vie n'est qu'une force de projection. J'ai décidé longtemps d'en faire ma force ou du moins, mon contentement, C'est paradoxal, que soudain je veuille en finir avec le fait d'en finir. Que je veuille changer cette manie à toujours vouloir changer. C'est comme un vorace qui chercherait à dévorer sa voracité. Oui, il a une stérilité profonde à vouloir accumuler plus de savoir, plus de maîtrise, plus de santé, plus de sens de l'humour, plus confiance en soi. A quoi bon ? Quand on ne sait qu'en faire ?

Mon placard, mon frigo, sont remplis de mes aliments préférés. Je suis allé les chercher chez Aligro ou au marché. Je me suis organisé, j'ai établi des listes par recettes. Ces recettes je les ai compilées, à les cuisiner

je me suis entraîné. Je me suis bien renseigné, j'ai catalogué les prix, je les ai comparé. Avec ce maigre budget, j'ai fait les meilleures affaires, à coup de promotion, d'invendus, de récup', de négociations. J'ai banni les aliments transformés, je les transforme moi-même. J'ai exclu les surplus de sucre, de matière grasse, les produits d'importation, les légumes hors-saison. Quand j'ouvre la porte du placard, j'ai une belle armoire. Ma belle armoire à produits, ma belle épicerie, mon beau garde-manger. Pourtant, pourtant quand arrive l'heure de manger, je ne sais plus comment les cuisiner. J'ai perdu le goût de les associer. J'ai perdu le goût de les regarder rôtir, de les entendre craqueler, de les sentir s'entremêler.

Après mon tour fastidieux - éreintant mon tour - de tous les stands où j'ai mes habitudes, après mon tour donc, j'ai les bras bien lourds, j'ai les paupières bien basses de m'être levé avant 7 heures le mercredi pour faire le marché avant d'aller travailler, je passe chez Manor - l'enseigne la plus chère et sans doute la moins responsable - pour prendre une pizza Margarita toute industrielle à 4 francs 50. Me voilà transpirant, collant et fatigué après avoir bien rangé tous les légumes que je ne cuisinerai pas aujourd'hui et je me l'enfourme la pizza. Je me l'enfourme dans mon petit électroménager de basse qualité, je me l'enfourme dans le gosier de piètre appétit frustré. Je me l'enfourme dans le ventre et j'irai plus tard j'irai tout évacuer. C'est l'histoire de ma vie.

Les livres encore... Je prends souvent le train, la route, les blablacars. Afin d'optimiser mon budget, je navigue entre les covoiturages et les TGV car j'ai un abonnement qui me permet de voyager gratuitement entre les gare de France pour 80 euros par mois. Je dois donc rejoindre une gare française pour en profiter. J'utilise les moyens du bord. Pour faire Lausanne-Tours, par exemple, où j'ai la chance de parfois rencontrer mon Amour, je quitte Lausanne pour Genève. De Genève, je prends le régio-express jusqu'à Annemasse, puis encore le bus pour rejoindre la bretelle de sortie où j'ai rendez-vous à 18h00 pour mon blabla-car. Le blabla-car me laissera aux abords de Lyon, à Villeurbanne, où

j'ai un métro à prendre, pour rejoindre la gare de Part-Dieu afin de prendre le train de 20h42 direction Paris. J'arrive à Paris à 22h42, de là je prends le métro, d'où j'ai 41 minutes pour rejoindre la gare Montparnasse car le train direction Tours part à 23h23. Cette fois je suis sauvé. Si je parviens à mettre les pied dans ce train je peux respirer. J'enfonce alors confortablement mon postérieur dans le siège de seconde classe qui m'envoie en Touraine. Depuis la gare d'arrivée, après la vingtaine de minutes qui me sépare de l'appartement de celle que j'aime, je peux enfin l'embrasser follement et m'allonger dans ses bras. Je ne sais plus quelle heure il est. Il est doit être 1 ou 2 heures du matin. Après cette folle semaine passée à la Manufacture, je n'ai plus le cœur de regarder l'heure.

Oui cette fois, j'ai menti, j'ai dit à mon intervenant que j'avais un rendez-vous médical, alors que je prenais le train de 16h27 de Prilly-Malley, direction Lausanne pour le train de Genève de 16h42 car j'espère atteindre la bretelle d'autoroute à 18h00. J'arrive donc les bras chargés, le cœur palpitant, plein de stress, n'ayant pas eu de réponse de la part du conducteur. Dans le message, j'ai bien précisé que si le train arrivait en retard à la gare de Genève, comme l'agent des CFF vient de le signaler dans les haut-parleurs, j'aurais 20 minutes de retard, voire plus. Le retard que je risque d'avoir est toujours exponentiellement proportionnel au nombre de correspondance que j'ai à assurer. Si je rate le train pour Annemasse, j'aurai plus de temps à attendre le bus pour la bretelle d'autoroute et si nous partons en retard d'Annemasse, je risque de rater le train pour Paris etc. c'est l'effet domino. Le stress qui en découle est lui aussi proportionnel à l'enjeu de ce défi logistique.

Lorsque je me rends compte qu'à force de courir entre les changements je suis en avance, j'exulte. Longeant ce périphérique qui me mène à la zone d'exploitation commerciale, où j'ai rendez-vous devant le McDonald's, loin de tout témoin, j'éprouve la sensation que le monde m'appartient. Que je le traverse sans bride et sans entrave. Alors je cours de plus belle pour le pur plaisir de sentir le sol battre sous mes pieds et le vent froid me taper les oreilles. Je ne suis pas encore à la moitié du trajet parcouru mais j'ai

## UNE HISTOIRE D'HERITAGE

**Je ressemble plus à mon père que mon père à lui-même.**

surmonté le plus éprouvant. Passé les deux premiers changements, j'aurai le prochain, puis le suivant, puis le suivant, puis le suivant encore et enfin le dernier.

Le trajet du retour se fera dans les mêmes conditions. Me voilà de retour à Lausanne après ces merveilleux moments passés mais quelle n'est plus ma surprise de sentir ma fatigue et mon mal de dos, mon épuisement musculaire. Oui, j'ai bien sué pour y parvenir mais ce n'était pas superflu. Ce qui l'était en revanche, c'est cette masse de pages et de livres que j'ai transporté et que je n'ai pas lu. Tout ça pour ça ? Tout cette explication pour me dire que tu n'as pas lu les quelques livres que tu as emportés ? Oui. Parce que le trajet en soi et son organisation logistique ne m'échappe pas, ne m'échappe, plus. Elle est devenue joyeuse et stimulante. Ce qui ne l'est pas en revanche, ce sont les 7 kilos, je les ai comptés une fois, que je transporte aller-retour, toutes les maudites fois où je traverse les lignes. De lignes ferroviaires, de lignes routières, j'ai fait les traversées. Des lignes littéraires, je n'ai rien fait, rien. J'ai porté sur mon dos mon besoin de consolation, mon besoin de me rassurer.

J'ai beaucoup écrit. J'ai toujours mon carnet, toujours mon ordi. Toujours et jamais : Toujours j'écris, jamais on ne me lit.

Je pense à cet événement qui a eu lieu lors de l'anniversaire de mon père. Nous errions dans les rues de Paris à la recherche d'un restaurant où célébrer ensemble son grand âge. La fermeture d'un des établissements nous conduit au suivant puis à celui-là enfin. On y mange à buffet ouvert pour quarante euros. Il nous le suggère au motif d'y avoir passé de longues soirées étant jeune. Il avait 20 ans, nous étions en 1960, le jazz et l'après-guerre rythmaient Paris, et fréquenter un buffet à volonté, où le vin coule à flot non loin de Saint-Germain-des-Prés, c'était cela être jeune et avoir 20 ans.

Nous avions, nous gamins, bercé nos rêves de jeunesse dans la jeunesse qu'il nous avait raconté. Et c'est avec appétit que nous nous sommes glissés dans le sillage du vieux père d'à présent 80 ans, c'est avec appétit et curiosité que nous nous sommes engouffrés dans l'ouverture que cette cave-resautant offrait pour y prendre place.

Lui, nonchalant et bonhomme : « C'est folklorique, c'est sympa, j'y allais quand j'avais 20 ans. » Et nous naïfs : « Génial, on y va ! ».

Après le repas, la cigarette s'impose sur le trottoir où mes sœurs et moi, avinées explosons de rire : « Non mais au secours ! L'horreur ! ». Je reconnais là un certain snobisme de classe, en même temps que générationnel. Le père est resté à l'intérieur, il ne fume pas.

La critique est justifiée. En entrant, les serveurs grimés en gaulois casqués de plastique nous accueillent et nous coudoient comme si nous nous connaissions depuis toujours. Ils nous conduisent au fond de la cave réduite donnant sur une salle immense et sublime, que soutiennent des voûtes ancestrales. Ici, les tables sont disposées à l'enfilades, ayant tapis la surface de places à remplir. Les serveurs ne font que débarrasser les assiettes vides et charge est à chacun d'aller soi-même se servir de vin et de plats au buffet qui siège à l'entrée. L'animation est forte, on ne nous a pas menti. Mais on croirait s'être trompé. Trompé d'époque, trompé

d'intention, trompé sur le lieu trompé, trompé encore. Nous qui pensions trouver là les irréductibles, les authentiques poivreux du siècle dernier, égarés sans doute par les chemins qu'empruntèrent les peuples ces dernières années, nous qui pensions nocer à travers générations d'un semblable vécu sur l'ironie des ruines passées, nous étions faits. Les hordes qui nous entouraient s'ébrouaient d'un anglais texan, d'un allemand aviné, d'un japonais hilare. Et le personnel qui nous avait accueilli n'était pas payé qu'à servir, nous le comprîmes bien vite, quand par intermittence ils prirent guitares et micros pour nous interpréter les plus grands succès du répertoire populaire et chanté à l'international afin que – bien sûr, personne ne soit en reste.

Je m'exprime comme si nous nous étions aperçu dès les premiers instants de la tournure touristique qu'avaient pris les événements. De toute évidence, le casque d'Astérix et les fausses moustaches ne nous échappèrent pas dès l'abord de l'établissement, mais nous mîmes plus de temps à réaliser l'ampleur de l'organisation, sinon nous n'aurions pas pris place.

Je ne sais pas exactement ce qui lui vînt à l'esprit, au père âgé, au père désormais, il faut le dire, passé. Qu'est-ce qui fait de lui un père passé ? Sinon la loi de la jeunesse qui le pousse à passer. Et voilà que comme roche sur qui la pluie mouille et ne dit mot, il nous sourit et s'assoie, se lève va se verser une coupe de vin et un bol de soupe.

Quarante euros, c'est beaucoup, quarante euros c'est trop pour ce qui nous attend lors de cette soirée et les aliments de piètre qualité, quarante fois quatre que nous sommes, c'est cent soixante. C'est lui qui paiera il le sait mais ce n'est pas grave, c'est un moment, un moment en famille que nous vivons, peu importe le prix seule importe la valeur des choses, la valeur que nous donnons aux choses.

C'est alors que pris de rire mais pas du même rire, je m'en rends compte après coups - ou concède de ne m'en rendre compte qu'à présent, nous rions. Et cet écartement pris sur le trottoir de la rue tabac-pleine-bouche, à foisonner de critique me craquelle le cœur. Parce qu'à revoir cette scène

burlesque, je revois le père qui ne fume pas, je le vois à présent lui, assis seul dans le caveau de sa jeunesse à prendre le parfum du temps qui passe. Isolé de nos rires moqueurs, moqueurs de lui aussi il faut le dire. Moqueurs de ne nous avoir pas sorti de là, moqueurs d'accepter la médiocrité battant pleine vapeur à s'emparer des lieux qui passent, des gens qui cèdent. Je le vois lui à présent dans cette scène, alors que mes yeux avinés se rivaient sur le spectacle, sur la mascarade, lui je le vois et je sais ce qu'il regarde. Il regarde les voûtes et leur majesté, il voit, il ressent – si la mémoire a encore un nom c'est bien celui-là – les bibops et les swings de ses 20 ans, et laisse à ceux qui les ont encore, le soin de bâtir comme bon leur semble, les fondations de leur jeunesse.

## AUTRE HISTOIRE D'HERITAGE

Quand j'ai eu 6 ans, j'étais à l'école et ma mère a traversé la rue. Quand il a été 16 heures, ma maîtresse m'a annoncé que ma maman avait eu un accident, que mon papa aurait un peu de retard aujourd'hui mais qu'il allait me raccompagner à la maison et qu'on allait attendre un peu pour que la vie reprenne son cours. L'attente a duré une dizaine de jours. Je ne me souviens pas de ce qui s'est passé ce temps durant.

Je me souviens de peu de choses de mon enfance. Je sais, par les récits qu'on m'a fait que j'étais un petit garçon rêveur et joyeux élevé dans l'amour de ses parents, mais ce dont je me souviens c'est que je pleurais souvent sans raison, à l'école, en classe, souvent je me sentais seul.

Quand ma maman est rentrée à la maison, j'ai hurlé et suis parti me cacher en pleurant. Méconnaissable sous ses bandages, elle était devenue une momie. Une momie deux fois effrayante parce qu'elle riait beaucoup. Ce spectacle qu'elle donnait à voir ne lui avait pas retiré sa joie de vivre, bien au contraire. Sans doute avait-elle la joie de ceux qui pensais ne pas revenir. Ce rire m'avait pétrifié et il fallut qu'elle m'apprivoise de la patience et de la douceur dont elle était capable. Le petit animal, caché sous la chaise redécouvrit alors les odeurs, les sons et les couleurs du lien maternel.

Ma mère reçut une compensation par la mairie de Paris, qui était en cause dans l'accident, car un camion de ce service l'avait percuté et lui avait abîmé la tête alors qu'elle traversait la rue. Les chirurgiens avaient dû sortir *fil*s et *aiguilles* pour recoudre nez, visage et peau. Les dommages causés par l'accident la mirent en incapacité de raisonner comme auparavant. Les lésions cervicales causeraient lui des comportements inhabituels et promettaient des incohérences, des changements de cap. Ce temps d'incertitude serait passager mais s'étendrait durerait un an environ, un an au moins. Mon père était prévenu, nous les enfants n'avons été prévenus qu'une dizaine d'années plus tard. Elle se disait miraculée, c'était sûr, elle

débordait de santé, elle riait. Elle eut un nouveau souffle de vie et dans sa révélation artistique, elle quitta mon père.

Ma mère était une émigrée colombienne anciennement cadre d'une maison de haute couture. Elle avait quelques temps auparavant tout plaqué pour l'art et s'installer avec mon père. Il assurait les ressources de la famille tandis qu'elle créait et commençait à vendre ses œuvres. Elle participerait plus tard aux frais, quand elle perceraient, pensaient-ils. Elle était donc sans ressources personnelles et eut soudain de quoi s'acheter un appartement ou un atelier, de quoi payer ses toiles, ses couleurs, ses pinceaux...

Un soir, elle rentre à la maison et s'exclame, hilare :

« Les enfants, vous voulez un bateau ? »

Quelques mois plus tard, nous arrivons à Cannes passer nos premières vacances sur ce magnifique bateau à moteur de 13 mètres de long. Construit en 1950, il est composé entièrement d'acajou et se nomme le Camp-Long. Ce sera son atelier, son appartement et son refuge. C'était cela ma mère :

- Qu'est-ce que vous préférez, l'appartement ou le bateau ?
- Les deux mon capitaine, et d'ailleurs à partir de maintenant, le capitaine c'est moi !

Elle passa son permis de bateau et s'en alla voguer sur la Méditerranée, profitant de la richesse sensorielle pour créer son monde et sa poésie. Mon père au désespoir se fit plus sourd, plus muet. D'un tempérament calme, compréhensif et mesuré, il en devint plus reclus, à l'amertume discrète. Il a alors 62 ans, et approchant de la retraite qu'il a prévu de prendre à 65 ans (il ne la prendra véritablement qu'à 70), son exutoire est tout trouvé.

Mon père était conservateur des monuments historiques. Il a restauré Notre-Dame de Paris, le château de Fontainebleau, les abbayes de Cuny, de la région du centre-est, de la Bourgogne, de l'Alsace, de la Lorraine, de la Franche-Comté etc. Après 60 ans de carrière, son rêve le plus cher était de se trouver une maison ancienne, en ruine, pour une bouchée de pain, à

restaurer de ses mains, de ses propres moyens. Je le revois parler de la retraite : « Moi, passer mes vieux jours à me dorser la pilule sur le bord de la piscine dans un resort à Marrakech ? Jamais ! J'ai besoin d'activité jusqu'au bout, je vais me trouver des vieux murs à restaurer et y vivre en paix. » Et c'est ainsi qu'en novembre 2003, après deux ans de recherche acharnée, il rentre à la maison, la joie lui déforme le visage et il s'exclame :

« Les enfants, vous voulez un château ? »

En décembre, l'hiver est plus que rude en Bourgogne, il est tranchant. Dans les brumes d'un matin violacé, le jour se signale par quelques éclats pomme d'amour. Le voyage s'est fait dans la somnolence des départs nocturnes, et à 10 ans, je ne goûte que peu l'enthousiasme de mon père pour ces départs matinaux. Le levé du soleil sur les hautes tours du Vieux Château de Chissey-en-Morvan, seuls les oiseaux sauraient le chanter. Les collines de conifères alentour couronnent la vallée d'émeraude où murmure le ruisseau quand le tapis mouillé des prés d'hiver est perlé d'or.

Le portail en fer forgé s'ouvre sur nos pas, et deux chiens menaçants mais bien vite joueurs se ruent sur nous, nous riant à la gueule. Le gardien et la propriétaire nous accueillent et nous menant de pièce en pièce, nous font une présentation des lieux.

Ce qui s'énonce par la parole n'égale pas ce qui s'organise dans l'œil de mon père. Ce qui se dit du passage des siècles autour de nous se compose d'une liste des propriétaires passés, et des informations approximatives dont ils disposent.

Ce que l'on apprend c'est que les plus anciennes parties du château concernent le donjon et l'aile nord, elles datent du XIII<sup>e</sup> siècle. A cette époque ce n'était encore qu'une épaisse maison fortifiée qui se servait de refuge aux villageois lorsque les brigands de grands chemins, organisés et mobiles, opéraient leurs pillages à travers le pays. Lors de ces attaques sanglantes, les villageois se réfugiaient chez le seigneur qui les protégeait de son enceinte et de ses tours.

« Ah quel vandalisme... ! » s'exclama mon père, ce fin limier, mieux occupé à déprécier la valeur du bien qu'à laisser paraître son émerveillement. Il m'apprit plus tard, quand je fus en âge de parler d'argent, qu'il avait réussi à réduire le prix de moitié de ses habiles manœuvres.

Ce château, pour imposant qu'il soit de l'extérieur, se montre grotesque en son ventre. Les divers aménagements apportés au fil des siècles en firent un objet incohérent, où l'ascétisme militaire du XIII<sup>e</sup> siècle côtoie le rococo poudré du XVIII<sup>e</sup>. L'opportuniste XX<sup>e</sup> siècle, obsédé par son droit au confort s'y est implanté à son tour : durant la visite nous passons par une enfilade de pièce, semblable à un appartement délabré, au parquets grossier, aux cloisons de plâtre bouffées par l'humidité locale, aux carrelages et faïences de début de gamme. Cette répartition en appartement où l'on peut distinguer deux chambre, une salle de bain, un salon et une cuisine, couverte de ses revêtements, l'authenticité d'une grande salle de 100 mètres carrés, au plafond élevé, où trône une immense cheminée.

Mon père, de son œil expert, constatait que les rénovations apportées au bâtiment ayant pour but d'aménager l'espace aux commodités de vie modernes, avaient dénaturé l'esprit médiéval des lieux. A ses yeux, il n'y avait pas une cloison de plâtre, pas un revêtement de béton ou de carrelage moderne, rien de ce qui se signalait par sa modernité ne tiendrait ! Il s'en faisait la promesse dans un murmure.

Sous le regard de la propriétaire, il était prudemment possédé par ses visions, dans la conversation qu'il engageait avec la pierre. C'était là sa sensualité. Il savait lire la structure profonde des lieux, il savait déceler le désir originel des constructeurs ainsi que les négociations que la modernité impliquait, et, mettant en lien ses intuitions avec les connaissances qu'il avait de la géologie, de l'histoire du territoire et celle des arts et métiers, il avait le pouvoir d'organiser tout cela en une science. Il sondait sous les revêtements modernes, la structure fondamentale du bâtiment et avait la

faculté de transcrire ces sensations en une restauration qui avait plus de la transcendance que de la simple conservation.

C'est ainsi qu'après 18 ans d'occupation des lieux, de ses propres mains, de ses propres moyens, il parvint à restaurer ces murs au cœur de ruines, en joyau battant de lumières.

Il m'initia à la lecture du bâtiment et à la réalisation des travaux rudimentaires de restauration. Seul un tiers du bâtiment est à présent réhabilité, car la demande en moyens et en temps est titanesque. Mais ce qu'il a accompli depuis ce jour est incommensurable.

Un jour, il me fit remarquer comme le bâtiment se penchait par endroit, et m'ayant approché la main de la pierre, il me dit : « Ecoute ». Si le son est une onde qui se transmet à travers les tympans, l'écoute des pierres c'est peut-être le toucher par la main. On prend la température de la roche, on en relève la teinte, l'humidité des enduits, et à force de patience, d'observations cumulées, on en déduit sa transformation. C'est sublime en vérité. Qu'un objet a priori inerte, soit perçu comme vivant m'émeut profondément. Comment sans cela, comprendre qu'une toiture s'effondre ? En admettant qu'une charpente respire, hé oui Julien, une charpente respire ! Car le bois, selon sa nature, soumis aux variabilités de températures, d'humidité ou de sécheresse, gonfle et se rétracte. C'est ce qu'il s'appelle respirer : la charpente respire. C'est une matière puisée du vivant, souple encore et soumise à une vie propre.

Le sol également : regardons sous les planchers, voyons se qui s'y cache ! Ce que tu vois là s'appelle le « hérisson ». C'est l'équivalent de la couche de béton armé qu'on trouve sous les immeubles modernes. Regarde, si tu construis un bâtiment d'une masse aussi considérable sur le sol, quel qu'il soit, il s'effondrera dès les premières années. C'est pourquoi, on solidifie l'assise des fondations et creusant des fosses avant la construction et en les replissant d'un matériau capable d'en supporter la masse. Aujourd'hui c'est du béton armé qu'on utilise, avant c'était des pierres de granit mêlées à la terre que tu vois là.

C'est donc une connaissance composite de l'environnement qui permet de soutenir une vieille bâtisse comme celle-là. Il s'agit de placer son engagement et son écoute à chaque recoin de ce domaine. C'est la démultiplication de soi à l'échelle d'un monument, d'un environnement et du regard des siècles.

## DES SIECLES D'ÉPUISEMENT

Quand j'eus questionné les raisons de mon empêchement à rire je tombais sur ces réponses. On ne peut pas rire de cela parce que c'est sérieux. On ne peut pas rire encore de ceci parce que c'est grave. J'eus tôt fait de comprendre que ce qui m'empêchait c'était ma lecture du monde et de la place que j'y occupais.

Pris dans les perspectives passées de mort et futures de responsabilité, de dignité, je n'avais plus le goût rire. Pourtant, le monde qui m'entoure rit et danse.

Dans les plus obscurs moments de doutes je me demandais : comment peut-on rire d'un monde qui s'écroule et sans avenir ? Comment peut-on rire de ces autocraties en établissement par tous les continents ? Comment peut-on rire alors qu'on demeure inactifs, incapable de changement ? Comment rire quand l'espoir est mort ?

Vivre à Paris est une douleur. Devoir passer par la ligne 5, 7 ou 13 nous confronte à la réalité sociale de notre époque. La société accepte l'héritage de violence qui lui est légué. Nous, qui n'avons rien demandé, ni de naître, ni d'y vivre, nous devons supporter le spectacle des démons qu'elle a engendré. J'ai grandi dans un monde où l'on m'a fait croire que les agissements humains avaient un sens. Un sens de progrès social, de réduction des inégalités, d'accroissement des droits civiques, de recul de la tyrannie et de respect du vivant. Ces 10 dernières années, progressivement, j'ai dû négocier avec l'intolérable. Devoir accepter que les choses changent en pire, non pas en mieux comme on me l'avait prouvé. Croiser pour la 8<sup>e</sup> fois un sans abris en cette seule demie journée de décembre m'a anéanti. Le spectacle de cette femme qui s'effondre en larmes d'épuisement sur la ligne A, alors que je vais travailler à Torcy me fait perdre espoir. Le ticket restaurant que je lui laisse ne la sortira pas de la rue. A l'arrivée, j'apprends que l'association caritative « Aides » pour

laquelle je travaille, fait des profits considérables sur les dons qu'elle réclame aux souscripteurs.

Vivre à Paris est une douleur. C'est une douleur d'autant plus odieuse qu'à force on s'y habitue, on ferme les yeux, on perd sa force d'empathie.

Comment le cœur supporterait-il qu'on s'émeuve de la même manière à chaque rencontre ? La rengaine sempiternelle de la mendicité, elle-même s'est adaptée : « Excusez-moi de vous déranger sur ce trajet, ce n'est pas la première fois aujourd'hui qu'on vous sollicite j'imagine sur votre trajet... » Je reste sans voix, sans solution, sans vie.

Les documentaires encore ne manquent pas pour l'accroissement des intérêts belliqueux sur ceux des efforts pacifiques. La démocratie est en recul même sur les terrains où elle semble préservée. Nul besoin d'aller chercher jusqu'aux Etats-Unis, en Russie ou en Chine pour trouver les pires agissements. Il suffit de regarder les financements à l'étranger des pays tels que la Suisse, la France ou l'Allemagne pour se rendre compte que les guerres d'ailleurs c'est nous qui les générons. L'histoire coloniale encore nous renseigne assez sur ces réalités.

La question du climat et de la disparition du vivant vient adouber ce paysage de cadavres. Nulle réponse n'est venue de la prétendue coopération mondiale dont on nous avait fait croire et la date de notre arrêt de mort est prononcée.

« Quand on pense qu'il suffirait que les gens arrêtent de les acheter pour que ça s vende plus... »

*Misère  
Coluche*

## IDEAL

C'est l'histoire d'un enfant gâté qui n'a pas digéré que tout ne lui soit pas acquis. Voyons voir :

« - Bonjour monsieur, qu'est-ce qu'il vous ferait plaisir ?

- Arrêter de vivre esseulé dans un monde injuste, c'est possible ?
- Non. Autre chose peut-être ?
- Au moins de pouvoir en rire. »

Au moins de pouvoir en rire.

### Coluche

S'il était possible de définir un horizon idéal en politique, je répondrais sans équivoque. Michel Colucci reste pour moi celui qui portait au mieux mes idéaux. Par son jeu de scène comme par sa posture politique, il reste celui qui porte la parole la plus juste comme la plus radicale sur la réalité sociale de notre époque. Il ne s'agit pas uniquement pour moi de définir quelle technique d'acteur je veux développer mais encore quels sujets traiter, comment et quelle éthique porter ? C'est tout cela être acteur à mon sens, parce qu'être acteur c'est être artiste.

Sa prise de parole à la télévision sur *Misère* me bouleverse. Il est l'idiot parfait qui, par sa posture peut se permettre d'énoncer les vérités les plus crues en même temps que les plus drôles.

Il parvient jusqu'à l'élection présidentielle de 1981 à émouvoir les foules, à déclencher un mouvement politique et associatif fort, à transformer la société. Contrairement à ce qu'on peut voir d'élan rédempteur sur les réseaux sociaux, son action ne se limitait pas à relayer le scandale sans assurer la gestion de la crise. Il a créé une des associations les plus actives encore aujourd'hui, Les Restos du Cœur. Le retentissement de cette action se retrouve dans le documentaire de Claus Drexel, *Au bord du monde* réalisé en 2013.

Après avoir suivi le parcours des sans-abris Parisiens, le film se termine sur le témoignage de l'un d'entre eux, Michel qui, n'ayant rien ou presque, porte comme souvenir le plus précieux, une photographie de Coluche. Les larmes lui viennent au visage à la simple évocation de son camarade, et les voilà apparues sur mon propre visage.

C'est jusque dans les plus obscures sous terrains du métro, plus de 30 ans après que l'appel résonne.

### SCH.

Ce rappeur me fascine parce qu'il porte à sa manière un discours politique fort sur l'état des banlieues et de la jeunesse en 2020. Bien que n'ayant pas grandi dans les banlieues ni vécu la misère qu'il décrit dans ses textes, je ressens une profonde compréhension de ce dont il parle. Non pas à l'endroit de ce qu'il dit mais à la manière qu'il a de le dire.

Je le trouve d'autant plus stimulant qu'il crée un langage singulier sur les choses, que sa parole renouvelle le langage et que j'appelle ça de la poésie. Il joue encore des codes du rap jusqu'à l'auto dérision et au burlesque. Il transforme sa voix et son apparence pour incarner un personnage à la hauteur de sa démesure. Il me fait rire autant qu'il m'émeut.

L'énergie de violence et de transcendance qui s'empare de moi lorsque j'écoute ses musiques me donne un sentiment plus intime de moi-même. Un soir sur deux j'ai rendez-vous avec ma corde à sauter à l'écoute de SCH, c'est devenu un rituel. J'entre dans une forme de transe douce et enivrante. Pour l'heure que passe en sauts, en course, en shadow de boxe, je quitte mon corps et j'occupe celui qui s'empare de mon imaginaire. Je me sens enfin libre, loin du regard de chacun, d'être ce personnage que me refusent toutes les pudeurs, tous les jugements.

Sa parole je la comprends profondément, à mon endroit. A l'endroit d'un gosse que la pression de la réussite écrase, à celui d'un rêveur que les

monde déçoit, à celui enfin d'un impuissant que la détermination transforme.

Slava

Un samedi à traîner sur Arte, j'avais 14 ans quand j'ai découvert le *Slava's Snow Show*. Si on peut parler de sensibilité, je crois que l'une d'entre celles qui me constituent se trouve dans ce spectacle. Une entrée et une sortie restent pour moi ce qui m'émeut le plus.

Une musique douce, mélancolique, joyeux, on ne sait pas bien, ouvre le spectacle. Slava le clown entre par le côté, la tête penchée au sol, avachi par le poids de l'âge (par le poids des temps ?) et s'avance infiniment lentement, une corde à la main. Il rejoint le centre de la scène, au ralenti. Il y parvient tout juste, son pas n'a pas touché le sol quand, interpellé par une présence, il tourne la tête et nous remarque. Alors, plein d'étonnement, un sourire, un contact passent. Ses talons lui font gagner quelques centimètres de hauteur, c'est comme la vie qui le redresse. Puis, dans sa stupeur, absorbé à nouveau par l'absence, il semble ne plus nous voir et il s'effondre sur lui-même.

Il sent quelque chose dans ses mains. Qu'est-ce que c'est ? Une corde. Il la soulève à hauteur de regard. Elle forme une boucle par l'attache d'un nœud coulant et pourrait bien laisser passer une tête. Il nous regarde à nouveau, éberlué. Il se la dépose autour du cou, il l'ajuste, elle était mal placée sur son buste. Un regard vers nous et c'est comme la vie qui le redresse encore. Mais aussitôt il s'effondre. Il scrute l'alentour et s'aperçoit qu'il est temps peut-être. Il tire l'autre bout de la corde, celle restée en coulisse. Il est très précautionneusement, il ne faudrait pas qu'elle s'emmêle. Enfin, alors qu'elle résiste, il force, force encore puis la tire d'un grand coup. Alors, un autre clown apparaît.

Sur la même musique que pour l'entrée, la sortie. Slava le clown vient disposer sa valise et l'ouvre. Pour la remplir ? Pour la défaire ? On ne sait pas encore. De cette énorme valise, il sort un porte-manteau qu'il vient placer à cour. Il y dépose un manteau puis place un chapeau sur le crochet supérieur. Il faut brosser le vêtement qui semble poussiéreux, et alors qu'il enfle la manche de la main gauche pour mieux épousseter cette partie délicate, la main prend possession de la manche. Il s'arrête stupéfait. Les quelques doigts de ce qui semble à présent un pantin s'avancent sur son buste et lui ajustent l'écharpe. Il n'est plus seul. Bouchée bée, il relève la tête, un regard aurait pu s'échanger avec ce visage d'ombre au chapeau. Slava détourne le regard, il est ému ? Les doigts de ce qui semble être l'ombre d'une femme, on le devine par l'allure des vêtements, lui ramènent le visage délicatement. Un sourire.

Elle lui saisit la brosse et c'est elle à présent qui le dépoussière. Comme ça le buste, comme ça l'épaule, elle lui soulève le bras puis le brosse sous l'aisselle. Elle lui relève le visage et lui caresse le cou, infiniment lentement. Il a fermé les yeux, il l'enlace.

TUTUUU ! C'est l'heure le train va partir. Il est déjà de retour à sa valise et s'apprête à s'en aller mais il n'y tient pas, un dernier câlin. Il y retourne, l'étreinte est large, et dans une tendresse de premières neiges, elle lui effleure son nez de clown. Quelques mots magiques se forment sur ses lèvres, personne ne peut les entendre. Leurs doigts se rencontrent et se galopent le long du bras. C'est l'heure.

Ah non, il manque quelque chose, la lettre ! Il est encore dans l'étreinte quand elle tire de sa poche une lettre pour la mettre dans sa poche à lui. Elle tente de la trouver sans se défaire mais c'est maladroit. Il l'aide précipitamment puis retourne à son cou.

TUTUUU ! Ca y est l'adieu. Dans l'élan du départ, il se retourne, la main du clown se lève en même temps que la manche de l'ombre, salut !

## IMMANENCE

Rien de ce qui a pour but de faire rire ne suscite le rire. Ma situation de désœuvrement est à lui seul spectacle à m'étirer les lèvres. Le marasme de pensée duquel je suis victime depuis tout ce temps m'amuse maintenant qu'il est posé là. Le rire est-il le fruit d'une production ? Je ne crois pas, c'est ce que je crois comprendre à présent. Le rire, c'est l'excédent superflu d'un acte de vérité. C'est tout au plus le détournement de l'image attendue. Obtient-on la sagesse quand on la cherche ? La liberté quand on la traque ? Attend on l'humour dans l'angoisse ?

Chaque fois que je tente de poursuivre cette recherche, une petite voix me susurre à l'oreille : c'est vain. Sans doute c'est vain, mais j'ai besoin de savoir. Sans doute savais-je déjà gosse, que ces doux mensonges que j'adressais à chacun concernant ma mort, concernant ma potentialité d'être un bon élève et de ne pas m'en foutre, concernant la possibilité de la réussite et de ne pas m'en branler royalement étaient vains. Mais je devais apprendre à ne pas douter de la véracité, de l'authenticité du monde. A présent que j'ai touché à la vanité du doute, je peux, j'espère pouvoir entrer dans un acte sans doute. Sang froid.

La lecture de Jean Yves Jouannais m'a fait vivre comme un idiot. J'ai quitté peu à peu les pensées comparatives, calculatrices et narcissique, le plus possible. Il m'en reste de toute évidence mais je vis plus serein, plus apaisé. Je me rappelle que j'avais des affects de violence et de domination lorsque je pensais aux grands auteurs, à certains de mes camarades ayant déjà attiré à eux les regards. Mais je me sens détaché à présent que je vis l'art de l'intérieur, au présent de sa pratique.

Le rire se trouve au détour de certaines conversations sérieuses comme d'exclamations burlesques. La plus tragique des morts soulève des rires politiques comme apolitiques. Le rire est immanent, c'est un principe intangible et c'est peut-être nous rendre à sa qualité que de le reconnaître. Peut-être s'agit-il juste d'ouvrir les yeux, de le laisser advenir.

« Reste assis à ta table sans rien faire jusqu'à ce que le monde vienne à toi et se torde à tes pieds. »

Kafka

## CLOWN NARCISSIQUE, CLOWN VIDE

C'est tout de même assez comique un Homme. Je possède le pouce préhenseur, le télencéphale développé et j'ai passé tout ce temps à réfléchir sur cette vanité. Vanité si vaine qu'elle est vide. Que la place que j'occupe est vide. Que depuis ma naissance, un vide est là et que je n'ai qu'à le remplir. Dois-Je même le remplir ? Pas sûr.

Quel clown assez narcissique s'est tant laissé contemplé ? Saura t-il s'en rendre compte assez tôt ?

Un jour.

Un jour, bientôt peut-être.

Un jour j'arracherai l'ancre qui tient mon navire loin des mers

Avec la sorte de courage qu'il faut pour être rien et rien que rien.

Je lâcherai ce qui paraissait m'être indissolublement proche.

Je le trancherai, je le renverserai, je le romprai, je le ferai dégringoler.

D'un coup dégorgeant ma misérable pudeur, mes misérables combinaisons et enchaînements "de fil en aiguille"

Vide de l'abcès d'être quelqu'un, je boirai à nouveau l'espace nourricier.

A coups de ridicule, de déchéances (qu'est-ce que la déchéance?), par éclatement.

Par vide, par une totale dissipation-dérision-purgation, j'expulserai de moi la forme qu'on croyait si bien attachée, composée, coordonnée, assortie à mon entourage

Et à mes semblables, si dignes, si dignes mes semblables.

Réduit à une humilité de catastrophe, à un nivellement parfait comme après une immense trouille.

Ramené au-dessous de toute mesure à mon rang réel, au rang infime que je ne sais quelle idée-ambition m'avait fait désert.

Anéanti quant à la hauteur, quant à l'estime.

Perdu en un endroit lointain (ou même pas), sans nom, sans identité.

CLOWN, abattant dans la risée, dans le grotesque, dans l'esclaffement, le sens que contre toute lumière je m'étais fait de mon importance.

Je plongerai.

Sans bourse dans l'infini-esprit sous-jacent ouvert à tous, ouvert moi-même à une nouvelle et incroyable rosée.

A force d'être nul

Et ras

Et risible...

*Clown, Henry Michaux*

## BIBLIOGRAPHIE

### Roman

- *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, Michel Tournier
- *Océan Mer* d'Alessandro Barrico
- *Un roi sans divertissement* de Jean Giono
- *Le Parfum*, de Patrick Süskind
- *Bouvard et Pécuchet*, Gustave Flaubert
- *Crime et Châtiment*, Dostoïevski
- *Le Voyage au bout de la nuit*, Louis Ferdinand Céline
- *La Horde du Contrevent*, Alain Damasio

### Théâtre

- *Le Partage de Midi*, Paul Claudel
- *Hamlet* de Shakespeare
- *Pig-Boy* de Gwendoline Soublin
- *Le Bruiteur* de Christine Montalbetti
- *Love and information* de Caryl Churchill
- *C'est l'histoire d'un mec...*
- *Misère* de Coluche
- *Slava's snowshow* de Slava Polounine
- *Le pianiste*, Jango Edwards
- *Ubu roi*, Alfred Jarry

### Poésie

- *Le Bateau Ivre*, Arthur Rimbaud
- *L'ermite*, Guillaume Apollinaire
- *Clown*, Henry Michaux

### Théorie

- *L'idiotie*, de Jean-Yves Jouannais
- *L'ironie* de Vladimir Jankélévitch
- *L'éloge de l'ombre*, de Junishirô Tanizaki
- *L'insurrection qui vient* du Comité invisible
- *Contre le théâtre politique* d'Olivier Neveu
- *Qu'est-ce que la dramaturgie ?* de Josph Danan
- *L'acteur et la cible*, de Declan Donellan
- *L'espace vide*, de Peter Brook
- *Laetitia* d'Ivan Jablonka
- *Redécouvrir la terre* de Pierre Charbonnier et Bruno Latour, revue *Tracés*
- *L'eau et les rêves*
- *La psychanalyse du feu*, Gaston Bachelard
- *Raconter une histoire*, Jean-Claude Carrière

### Revue

- *Les diamants*, Pierre Rahys pour la revue *RELIEFS*
- *Ceci n'est pas un gilet jaune*, de Catherine Le Gall et Simon Leplâtre pour la Revue *XXI*
- *Votre momie, naturelle ou artificielle ?* pour *Papiers de France Culture*

### **Bande-dessinée**

- *Jimmy Corrigan, the smartest boy on Earth*, Christopher Ware
- *100 ans, tout ce que tu apprendras dans la vie* de Heiker Fallert et Valerio Vivaldi
- *In Waves* de Aj Duno
- *Watchmen*, d'Allan Moore et Dave Gibbons

### **Cinéma**

- *Fitzcarraldo* de Werner Herzog
- *Mister Lonely* de Harmony Korine
- *Toni Erman* de Maren Ade
- *Sexy Best* de Jonathan Glazer
- *Chien* de Samuel Benchetrit
- *Ma Loute* de Bruno Dumont
- *Au poste* de Quentin Dupieux
- *Les Triplettes de Belleville*, de Sylvain Chomet
- *La loi de la jungle* d'Alexandre Perejatko
- *Les beaux gosses* de Riad Satouf
- *Fargo*
- *The Big Lebowski* des frères Coen
- *Cemetery of Splendour* d'Apichatpong Weerasethakul
- *Snow Therapy*
- *The Square* de Ruben Östlund
- *L'effet aquatique*, Solveig Anspach
- *Naked*, de Mike Leigh
- *Filles de Joie*, de Frédéric Fonteyne
- *Joker*, Todd Philipps
- *JCVD*, Mabrouk El Mechri
- *Merlin l'enchanteur*, Wolfgang Reitherman
- *The Wire*, David Simon, Ed Burns, George Pelecanos, David Mills

### **Musique**

- Les albums *A7* et *Rooftop* de SCH
- L'album *Grand Médine*, de Médine
- *Musique nègre* de Kery James
- *Chocolate Jesus*, de Tom Waits
- L'album *Philippe Katerine* de Philippe Katerine
- *Siliconé* et *Réseau* de Niska
- *What power art thou?* de Vincent Peirani
- *Cubramonos con cenizas, sur l'opéra Ofeo Chaman* de Christina Pluhar
- *Construção* de Chico Buarque
- *Bora Vocal*, Rone

### **Documentaire**

- *Au bord du monde*,
- *America*, de Claus Drexel
- *Tiger King*, Netflix
- *O.J. : Made in America*, Arte
- *La poésie, arme de réenchantement massive*, épisode 3 : Paul Boens à la chasse au trésor de Rimbaud, Documentaire radiophonique d'Anne Perez
- Les recettes du Chef Michel Dumas